

Nicolas Pellolio

Dans les gueules du Loup



Nicolas Pellolio

Dans les gueules du Loup

© Nicolas Pellolio, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1049-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Le Loup de Paris

Juin 1962, Paris

Dans la rue déserte et sombre de la Mangouste, une silhouette se faufilait, sautant de pavé en pavé, tantôt plaquée contre les briques rouges d'un bâtiment ou les pierres grises des immeubles, tantôt à découvert, mais toujours au pas de course. Elle semblait vouloir éviter soigneusement les marques jaunes lumineuses créées par les lampadaires. Zigzagant, elle avançait néanmoins rapidement, ne trahissant sa présence que par le froissement de son pardessus, noir comme le chapeau qu'elle portait. Un vrai courant d'air se déplaçant comme un chat de gouttière, de ruelles en murets, traversant squares et places, contournant édifice après édifice.

Arrivée à la Place du Reposeur, elle s'engouffra sous une porte cochère où il était écrit à la craie blanche « Défense d'uriner ». Plus loin, elle sortit tout un attirail de crochetage d'une poche et s'attaqua à la serrure d'une double porte en métal peinte en vert. Une petite minute plus tard, le cylindre pivota et le battant s'entre-ouvrit. La silhouette se glissa dans l'immeuble et gravit quatre à quatre les marches. Sa démarche ressemblait à celle d'une danseuse, très ondulante. Les hanches, bien dessinées par le pardessus très cintré, balançaient de droite à gauche, dans un mouvement en général réservé à certaines professionnelles. Une fois sur le palier du premier étage, la silhouette se tourna dans tous les sens et soupira quand elle trouva la porte qu'elle cherchait. Elle s'avança sur la pointe des pieds et sortit à nouveau ses outils. Elle avait à peine eu le temps d'enfoncer le tenseur dans le cylindre qu'un canon de revolver se posa fermement sur sa tempe.

— Pas gentil, ça, de s'introduire la noye chez les gens.

La silhouette se figea et un rictus déforma sa bouche.

— Pas gentil, ça, d'empêcher les gens de travailler, flicard.

— La confusion t'égare, coco, je ne suis pas poulet.

— Ah ! Un héros insomniaque et désoccupé ?

— 'Y a de ça. Relève-toi, les mains en l'air et sans geste brusque. Mon copain flingueur est chatouilleux. Parole, un courant d'air le fait frémir !

La silhouette se releva lentement, les deux bras à la verticale. Lorfeuvre sentit son cœur se mettre à danser le cha-cha-cha. Cela faisait les lustres qu'il attendait ça.

— Finalement, je vais voir le visage du Loup de Paris...

Il s'interrompit en voyant ce qu'il y avait sous le chapeau.

— Tu as un masque ! Voilà comment tu fais ! Un masque de plastique fin couleur chair qui imite les traits d'un autre ! T'es un vrai timide, hein dis ?

L'homme au masque fronça les sourcils.

— On se connaît ?

Lorfeuvre haussa les épaules et émit un petit rire.

— Presque ! Et pas grâce à toi ! Je t'ai raté trois fois au cours des quinze dernières années, quand j'étais au 36. T'es un vrai lièvre, mon coco !

— Alors je n'étais pas loin, en t'appelant flicard. T'es juste un vieux poulet. Quelle frustration doit t'habiter, mon pauvre !

— T'en fais pas pour moi ! Maintenant, je t'ai, je te garde.

Lorfeuvre admira le masque en souriant.

— De près, tu ne fais pas illusion, mais de loin, c'est fameux ! Bon, suis-moi, il y a un tas d'autres insomniaques en uniforme qui meurent d'envie de te connaître. En attendant, je vais t'ôter ce vilain masque pour voir ton joli minois et...

L'homme en pardessus bougea si rapidement que Lorfeuvre n'eut pas le temps de réagir. Il reçut un coup de pied digne d'un champion de savate¹ qui lui fit sauter son revolver des mains. Les deux hommes s'empoignèrent, chacun frappant, heurtant et étranglant l'autre. Dans leur lutte homérique et silencieuse, bien que ponctuée de grognements, l'un tentant de projeter l'autre à terre, ils se déplacèrent inconsciemment et dangereusement vers le sommet des escaliers. L'homme au pardessus maîtrisait la savate, mais Lorfeuvre avait reçu un solide entraînement de boxe par son adjoint, Paillefer. Ceci ajouté à sa formation de policier, il réussissait aisément à parer les coups de son adversaire, mais sans pour autant placer avec succès son fameux crochet du gauche. Soudainement, il sentit son pied droit rencontrer le vide, son corps tomber en arrière et par réflexe il saisit le col du pardessus noir de son adversaire. Les deux hommes, entraînés par leur propre poids, dévalèrent en roulé-boulé les escaliers et se fracassèrent durement sur le marbre blanc de l'entrée. Ils demeurèrent ainsi, immobiles, dans un méli-mélo grotesque, les deux corps enchevêtrés.

*

Béatrix descendit de sa Lancia Flavia décapotable blanche, le sourire aux lèvres, comme à chaque fois qu'elle se rendait à son travail. L'agence « Lorfeuvre, enquêtes en tout genre » occupait depuis quelques mois de

nouveaux bureaux, plus spacieux, plus aptes à accueillir les cinq employés que comptait désormais leur activité. Les talons plats de ses bottes montantes résonnèrent sur le trottoir et sa longue chevelure blonde ondula au gré de ses pas. Depuis la funeste affaire de l'année précédente, qui s'était soldée par la mort de l'affreux mafieux Coccozza et pour elle par un séjour de quelques semaines à l'hôpital – sans compter quelques cicatrices dues aux trois balles reçues, leur agence de détectives s'était développée à grande vitesse. Cerise sur le gâteau, ils avaient accueilli une nouvelle recrue, l'ex-prostituée Misérine. Libérée de l'emprise maléfique de son maquereau, elle les avait rejoints comme secrétaire, tapant lentement et mal à la machine, mais regorgeant de bonne volonté. Elle vivait à la colle avec Jules Paillefer, qui depuis une année flottait au-dessus du nuage de la félicité. Il ne marchait plus, cézigue, il planait. Racicot, de son côté, tentait toujours de trouver une femme pour ses longues soirées d'été et d'hiver, mais sans succès. Il continuait à fréquenter les rades, persuadé que si son collègue et ami Jules avait réussi à s'y dégoter une poupée, cela pourrait fonctionner pour lui aussi. Quant à Lorfeuvre, après une longue, mais irrégulière et compliquée histoire avec la sublime Cubaine, Maria Carmen, il avait connu une période d'intense travail et de profond ennui à propos des choses de l'amour. Il avait rangé l'attirail du séducteur queutard dans un placard et avalé la clé. Il se défonceait jour et surtout nuit dans ses enquêtes, peu soucieux de ramener chez lui une fille différente chaque soir. Béatrix, elle, vivait toujours une grande histoire avec sa chère Ozirie, peintre de peu de talent, mais aussi belle que gentille.

BB ignore les regards abasourdis des hommes qu'elle croisait et le regard peu amène de leurs conjointes. À vingt-huit ans, elle resplendissait comme jamais et sa beauté de jeune fille laissait place à une grâce et à une classe de femme de bientôt trente. Elle arriva devant la porte de l'agence, sortit son trousseau de clés de son sac à main, mais s'aperçut au même moment que Misérine était déjà à son poste. Béatrix sourit et entra.

— Bonjour Misérine !

— Oh ! Bonjour, Mademoiselle !

BB se retint de sourire et secoua sa belle tête. La jolie rouquine de vingt ans n'arrivait toujours pas à tutoyer la grande blonde. Elle gardait de son passé de prostituée et d'enfant de la rue une sorte de complexe envers ceux qui l'en avait sortie. Elle vouait à Jules Paillefer un amour inconditionnel, un respect sans bornes à Lorfeuvre pour l'avoir engagée, une complicité de frerot avec Racicot et une admiration touchante pour l'intelligence de Béatrix. La pauvre Misérine

avait trouvé dans cet assemblage hétéroclite de personnes aux vies si différentes une famille : celle qu'elle n'avait jamais eue.

BB, tout en s'installant à son bureau, considéra avec affection la jeune fille qui s'escrimait sur sa machine avec la volonté farouche de réussir à taper à plus d'un doigt. Elle tirait la langue et se dévissait le cou pour tenter de lire ce qu'elle devait recopier. Racicot et Paillefer avaient passé quelques dizaines d'heures à lui réapprendre à lire et à écrire, car s'il y avait un endroit qu'elle n'avait pas beaucoup fréquenté, c'était bien les classes d'école.

Ce matin-là, elle avait revêtu un tailleur gris moche, de mauvaise coupe et qui la faisait ressembler à une vieille bigote, chaisière à ses heures perdues. Elle qui avait passé la moitié de sa vie en haillons et l'autre moitié avec trente centimètres carrés de tissu sur le corps, elle semblait décidée à ne plus attirer sur elle un seul regard lubrique, de qui que ce soit. À part celui de son homme, s'entend. C'était certainement la plus mauvaise secrétaire jamais engagée, mais elle était tellement adorable qu'ils fondaient tous en la regardant et n'osaient jamais lui faire recommencer les torchons raturés et bourrés de fautes qu'elle leur soumettait avec timidité.

— Mademoiselle Beccus, vous savez quand arrive monsieur Lorfeuvre ?

— Non, tu imagines bien je n'ai pas son agenda sous la main !

— Dommage, je suis sûre qu'il pourrait remplacer l'annuaire téléphonique !
gloussa Misérine.

Béatrix éclata de rire.

— Un annuaire qui ne contiendrait que les femmes de Paris !

— Vous êtes méchante, il y a certainement quelques messieurs dans son agenda.

— Ah oui ? Lesquels ?

— Son médecin et son dentiste, voyons !

Les deux femmes rirent de plus belle, menaçant de faire fondre leur mascara. La porte s'ouvrit sur Racicot et Paillefer, en pleine discussion animée. Paillefer boxait dans le vide, simulant un corps à corps enragé. Ses poings manquèrent de peu le portemanteau et frôlèrent un porte-plume.

— Tu vois ? C'est comme ça que Kid Alphonse aurait dû aplatir Bébert le Dijonnais. Droite gauche et un uppercut au menton. Il l'aurait séché, le Bébert ! Il lui aurait refait le piano ! Plus un tabouret dans le bar ! Les incisives sur la moquette !

— Il y a de la moquette sur les rings ? demanda Racicot, étonné.

Son collègue s'arrêta net et le considéra avec un air peiné.

— Tu me fais peur, Benoît, je t’assure.

Le coupable sourit et se tourna vers les deux femmes.

— Mesdemoiselles ! Bonjour ! lança-t-il en ôtant son galure beige.

Paillefer fit de même avec son béret, puis il s’approcha timidement vers sa douce et chérie.

— T’es partie tôt ce matin, ma belle, susurra-t-il, la bouche en bec de canard, cherchant un baiser. Il fut immédiatement satisfait par Misérine.

— Je dois finir ce rapport ce matin ! Et il est déjà... huit heures ! s’écria-t-elle en consultant sa montre.

— Mais il a quelle taille, ce rapport ? demanda interloqué Paillefer en fronçant les sourcils et en clignant plusieurs fois des yeux.

Misérine le regarda d’un air catastrophé et indigné.

— Sept pages au moins ! Un vrai colis, ce truc ! Je suis dessus depuis deux jours déjà.

Paillefer écarquilla les châsses et s’éloigna prudemment. Il essayait de motiver cette jolie rose sans toucher à ses épines. Le mensonge permet de bien belles choses.

— Ah oui, sept pages ! C’est beaucoup en effet ! Le patron est dingue !

Il s’interrompit et son regard se posa sur la porte marquée « Direction ». Il s’assit sur le bureau de BB.

— Pas là, le patron ?

La belle blonde répondit sans lever les yeux de son dossier.

— Non.

— Mince, je voulais lui causer avant qu’on reparte ! grommela-t-il en regardant sa trotteuse.

— File-lui un coup de tube ! proposa Racicot en ajustant sa cravate.

— Vous êtes sur l’affaire Beaudru ? demanda BB, cette fois-ci en levant la tête.

— Ouaip ! dit Racicot en hochant la tête. J’espère que ce sont les dernières filatures, j’en ai plein les pattes de ce mecton.

— Vous en êtes à combien ? demanda BB en se retenant de rire.

— Quatorze ! s’écria Racicot, scandalisé. Il a quatorze maîtresses, le zigie ! C’est une machine, c’est pas possible ou alors il doit se doper !

— Ouais, confirma Jules. Au vu de sa forme physique, il devrait s’essayer au vélo, cézigue. Un vrai futur champion du Tour de France.

Béatrix siffla d’un air admiratif. Isidore Beaudru, homme d’une quarantaine d’années, comptabilisait un nombre impressionnant de conquêtes, ce qui aurait

pu se comprendre si ledit intéressé avait été soit célèbre, soit beau, soit riche ou les trois. Mais non, c'était un petit gaillard, gros et quelconque, au crâne dégarni, comptable dans une société d'import, sans richesses aucunes. Son épouse, lassée et tout autant étonnée, avait contracté l'agence Lorfeuvre pour percer à jour le mystère de son mari. Mais après des semaines de filature, une seule chose était certaine : il accumulait les rendez-vous dans des petits hôtels, sans jamais acheter un cadeau ni même les emmener dîner au restaurant. Les détectives s'arrachaient les cheveux pour essayer de comprendre comment il parvenait à rencontrer – et séduire ! – autant de femmes en faisant tous les jours le trajet maison-travail-hôtel-maison. À ce jour, à part comptabiliser le nombre de femmes qui le suivaient, aucun fifrelin de début de piste.

— Personne chez lui ! dit Paillefer en raccrochant le combiné. Il doit être en chemin, le patron.

— Ou chez une poule, suggéra Racicot sans trop y croire.

Un silence suivit ces paroles. Seul le « tic tic clac merde ! » de la machine à écrire de Misérine se faisait entendre. Les trois collègues n'avaient pu que remarquer le désintérêt préoccupant de Lorfeuvre pour les femmes. De séducteur invétéré, il était devenu un stakhanoviste émérite, remplaçant son goût pour la dentelle fine par une fascination pour les dossiers cartonnés, son amour des bas de soie par une attirance pour les stylos billes bleus. Même pour une femme comme Béatrix, ce désintérêt soudain pour le sexe la surprenait et l'inquiétait, car l'équilibre mental de son patron et ami demandait une consommation excessive des choses de l'amour.

— Tu parles, grommela Paillefer, ça fait des mois qu'il ne reçoit pas de pépées chez lui ou qu'on ne le voit pas dans un quelconque restac avec une mousmé. Il paraît que même sa concierge se pose des questions. Les autres locataires se plaignent du silence nocturne ! Leur sommeil en est tout perturbé !

— P't-être qu'il est malade ? s'inquiéta Racicot.

— Vous exagérez, les garçons ! C'est une période sage, temporaire et il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Néanmoins, Béatrix se promet d'essayer de parler à Lorfeuvre.

*

René Raboteau, gérant de la bijouterie familiale « Le petit diamant », ouvrit le rideau de fer d'une main tremblante. Il savait que cette matinée ne serait pas comme les autres, car la collection de diamants attendue pour huit heures trente allait d'une façon ou d'une autre laisser des traces dans sa morne existence. Il

n'avait jamais, au grand jamais, depuis qu'il avait repris la boutique de son père, réceptionné une telle quantité de diamants de cette qualité. L'acheteur devait arriver en fin de matinée, mais les quelques heures où ces diamants seraient en sa possession le rendaient extrêmement nerveux en anticipation. La notoriété de sa bijouterie était telle que le vendeur l'avait choisie comme terrain neutre pour les tractations, mais René Raboteau se serait bien passé de cette marque de confiance. Il était très bien rémunéré pour ce service, mais s'il arrivait quoi que ce soit à la collection, il serait déshonoré et il finirait ses jours à vendre des bagues de fiançailles en véritable argent plaqué.

Il dut s'y reprendre à deux fois avant de réussir à insérer la clé dans la serrure de la porte d'entrée. Il fit tourner le cylindre et poussa le lourd battant. Une fois à l'intérieur, il verrouilla la porte puis alluma une seule lampe et consulta son oignon : huit heures deux. Il avait décidé de fermer la bijouterie pour la matinée et faire venir le seul employé en qui il avait une totale confiance : Clément Berger. Celui-ci, toujours très ponctuel, ne devait pas tarder. Une minute plus tard, l'employé toqua à la porte et Raboteau, soupirant de soulagement, déverrouilla et lui ouvrit.

— Ah ! Enfin ! Venez, le vendeur va arriver sous peu ! Allons préparer la salle du fond, loin des vitres, ainsi on sera invisibles depuis la rue. Refermez bien derrière vous !

Les deux hommes se rendirent dans une petite pièce sans fenêtres dans l'arrière-boutique, qui, bien qu'elle ne possédât pas de porte, pouvait se fermer à l'aide de lourds rideaux vert foncé. Sur les ordres de Raboteau, ils poussèrent une table contre le mur et installèrent deux chaises face à face. Le proprio, en nage, consulta à nouveau sa montre de poche, retenue à son gilet par une chaînette en or.

— Huit heures douze, on est dans les temps, c'est parfait, dit-il en s'épongeant le front.

Il considéra son employé qui n'avait pas encore dit un mot depuis son arrivée. D'habitude plutôt loquace, il semblait souffrant et baissait la tête en permanence.

— Vous vous sentez bien, Clément ?

L'interpellé redressa un tout petit peu sa tête et grimaça.

— Torticolis et rage de dents, susurra-t-il.

— Oh mon pauvre ! C'est certainement dû à la nervosité que l'on ressent face à cette maudite transaction ! La responsabilité qu'*ils* nous imposent est trop pesante ! Dans deux heures, ce sera terminé. Courage ! En attendant, allez vous asseoir un moment, je vais aller guetter l'arrivée du vendeur. Mon Dieu, quelle